

ont marqué le début avec ou sans incubation.

Incubation veut dire *contagion nouvelle*, laquelle peut avoir pour auteur *l'amie* ou *l'épouse* soit *coupable* soit *maritalement infectée*.

Le début immédiat indique une *exacerbation par gonococcisme latent*.

Je me borne à énoncer ici ces éventualités, que j'ai longuement envisagées dans les pages qui précèdent, et auxquelles la présence d'une maîtresse n'apporte pas de complications dignes d'une nouvelle-étude.

CHAPITRE III

BLENNORRAGIE CHRONIQUE CHEZ L'HOMME

- I. — AVANT TOUT PROJET
- II. — APRÈS FIXATION DU JOUR
- III. — APRÈS LE MARIAGE

Rien n'est plus commun que la blennorrhée, et rien n'est moins connu. La plupart des jeunes gens ne s'en aperçoivent pas, et ceux qui s'en aperçoivent ont trop souvent tendance à en exagérer ou à en méconnaître l'importance.

L'esprit humain est ainsi fait qu'il subit la terreur des mots. Or, dans les conjonctures que nous étudions, il en est deux qui apportent une impression de désespoir. Parlez de blennorrhée, d'urétrorrhée, d'écoulement non guéri ou prolongé, tous l'acceptent; mais si vous prononcez « chronique », n'oubliez pas

que pour le médecin ce qui veut dire « non aigu » est pour les malades synonyme d'« incurable ». Et c'est en vain que vous cherchiez à vous expliquer : on ne croira qu'à un obligeant mensonge. Mille fois plus redouté encore est le mot « goutte militaire », qui frappe l'imagination par son sens mystérieux et que nul ne pénètre au juste. La suggestion exercée sur le commun des hommes par ce vocable, absurde s'il en fût, est vraiment attristante. Il en est que le nom seul de goutte militaire martyrise au point de leur rendre la vie insupportable. Ceux-là s'inquiètent, s'examinent à chaque instant, courent d'un cabinet à l'autre. Et comme beaucoup parmi nous ne peuvent les guérir, ou ne le veulent, ou ne le savent pas, leur plainte est souvent mal accueillie ; on les ridiculise, on les traite de maniaques, on les reçoit avec de fades plaisanteries, comme au temps où Ricord proclamait, qu'un bon nosographe devait classer la goutte militaire parmi les maladies mentales. Le fait est que

l'obsession urétrale s'empare facilement d'un esprit faible, qui cherchant du secours, ne trouve que d'inutiles conseils, ou des railleries. L'homme qui cent fois par jour presse sur son canal pour en faire sortir une goutte trop rarement imaginaire, et qui se voit et se croit condamné à l'éternité de ce supplice, tombe vite dans l'humeur noire, et ce n'est pas lui que nous devons éloigner du mariage, il n'y songe pas, il le fuirait plutôt dans son désespoir. Il refuse même de croire à la solidité de sa guérison quand nous avons été assez heureux pour l'obtenir.

Un plus grand nombre, loin de s'émouvoir, affectent l'indifférence la plus complète à l'endroit de leur infirmité. Il faut qu'une complication survienne pour leur donner l'alarme, pour leur apprendre qu'un mal silencieux, qui peut ne se caractériser par presque rien, une sécrétion insaisissable qui n'endolorit pas la région, qui ne trouble pas les urines, ne souille pas le méat, ne tache pas le linge, est pourtant susceptible : a) de se réveil-

ler, *b*) de se compliquer, *c*) de se transmettre.

a. *Se réveiller.*

Une urétrite incomplètement guérie, laissant après elle un reliquat invisible, tient toujours une recrudescence prête. On guérit de toutes ces chaudepisses, sauf de la première, a-t-on pu dire avec cette exagération aphoristique qui est une façon de faire accepter certaines vérités. L'étincelle se conserve et rallume l'incendie; c'est ainsi que doivent s'expliquer les incessantes récidives chez les chevrons de la blennorrhagie, qui, sans s'émouvoir, vous parlent de leur dixième, de leur quinzième campagne. Ils accusent inconsciemment la malchance des rencontres hasardeuses, alors qu'ils portent en eux la cause de leur disgrâce. Un excès de boisson, un écart de régime ou d'hygiène, le coït, l'éréthisme prolongé, un exercice violent, marche, danse, escrime, sport quelconque, suffisent à ramener l'écoulement

tantôt aigu, tantôt chronique. Je ne m'attarderai pas davantage à la démonstration d'une vérité banale aujourd'hui, et qui trouvera sa confirmation dans chaque page de ce livre. Mais j'insisterai sur le signe distinctif de ces fausses contagions, qui est le suivant. La suppuration paraît d'emblée au bout de quelques heures, sans qu'il y ait incubation à proprement parler, et sans être précédée de cette sérosité opaline par laquelle se manifeste, dans la chaudepisse ordinaire, la période qui précède l'invasion et que Diday avait si justement nommée répressible.

b. *Se compliquer.*

En deux mots, on peut affirmer qu'il n'est pas une des complications classiques de la blennorrhagie que l'état chronique ne soit susceptible de reproduire dans ses formes diverses, le plus généralement froides, mais parfois aiguës et même suraiguës. C'est un fait d'autant plus important à connaître, que

bien souvent les malades ont perdu jusqu'au souvenir de la chaudepisse originelle.

Très fréquente est la *cystite* en pareil cas. Je ne décrirai pas l'accident en lui-même, les mictions devenues insensiblement ou tout d'un coup plus fréquentes, le pus et enfin le sang émis au milieu de douleurs intolérables, l'urine boueuse et fétide. C'est là une complication grave, et qui bien souvent fait penser à la tuberculose locale; elle altère très rapidement la santé générale, entraîne l'émaciation et prépare la néphrite et l'albuminurie, en un mot toutes les affections ascendantes de l'appareil urinaire.

Dans le même ordre d'idées, en rapport avec le cheminement et la reviviscence du mal, il faut compter l'*orchite aiguë* ou *chronique*. C'est un fait banal en chirurgie que de rechercher la présence des écoulements anciens, supposés guéris, pour avoir l'explication de prétendues orchite-épididymites spontanées. On a dit qu'à écoulement chronique succédait toujours orchite chronique. C'est

une erreur. Que de fois n'ai-je pas vu l'orchite-épididymite suraiguë, la vraie « chaudepisse tombée dans les bourses », liée aux urétrorées les plus insignifiantes en apparence, et ce fait est trop bien d'accord avec ce que nous observons du côté de la vessie pour nous étonner.

A la *prostatite* est liée très souvent l'*impuissance*, qui n'est pas moins à redouter, surtout lorsqu'il s'agit de mariage. On n'est pas dans l'habitude de compter cet état parmi les suites de la blennorrhée. Rien pourtant n'est plus avéré. La présence d'éléments inflammatoires dans les parties profondes du canal accompagne et provoque le syndrome de la débilité génitale qui peut parfois s'amender aussitôt après leur disparition. Que l'on examine soigneusement les urines des hommes jeunes alanguis, et neuf fois sur dix on y trouvera des filaments habités, ou non par le gonocoque; assez régulièrement aussi on verra la puissance sexuelle se rétablir lorsque cette cause morbide aura disparu.

Je rendis ces fonctions à un malade, qui en guérit si bien qu'une nouvelle blennorrhagie fut le prix de ses prouesses. Un autre, frappé à vingt ans et que je guéris huit ans plus tard, accusait formellement, et non sans raison, les médecins, qui avaient méconnu son état, de lui avoir fait perdre les plus belles années de sa vie, alors qu'il m'avait suffi de quelques instillations pour le réhabiliter.

Enfin il ne faut pas oublier que le *rétrécissement* avec ses suites redoutables, est au bout de toute suppuration chronique prolongée.

Je me bornerai à mentionner les synovites tendineuses, l'arthro-synovite, et toutes les manifestations générales connues sous le nom de rhumatisme blennorrhagique.

c. *Se transmettre.*

Lorsque, dans bon nombre de cas, mais non dans tous, il est possible de déceler, parmi les sécrétions de l'urétrite chronique,

le microbe agent de la contagion, nous sommes conduits logiquement à admettre que ce mal est transmissible dans certains cas, et ne l'est pas dans d'autres. Or cette vue *à priori* qui nous rend compte d'irrégularités en apparence inexplicable se vérifie sans conteste par la clinique.

Parmi ceux des jeunes gens auxquels la goutte militaire n'enlève rien de leurs appétits vénériens, qui vivent avec leur infirmité sans souci de la guérir, qui l'entretiennent même parfois, pour jouir d'un surcroît d'orgasme, il en est qui, dans le monde spécial qu'ils fréquentent, ont la réputation de donner du mal à toutes les femmes. Plus d'un en fait l'aveu cynique, et se résigne à regret au traitement pour s'épargner les reproches de ses victimes. C'est là un premier ordre de témoignages, peu scientifiques mais pourtant fort probants.

Combien plus valables ceux qui nous sont fournis par les observations des gynécologistes!

Cette question est d'introduction relativement récente dans la science, mais les étapes qu'elle a traversées sont trop instructives pour que nous les passions sous silence.

I. — Il est entendu que beaucoup d'auteurs, parmi lesquels il convient de citer Hunter, Ricord, Gallard, Nonat, et surtout Bernutz, ont connu le cheminement de la blennorrhagie et décrit son empreinte sur les trompes, les ovaires ; mais celui qui le premier a dénoncé le péril de la blennorrhée est Nœggerath.

En 1872, il publiait un premier mémoire dans lequel il affirmait que la gonorrhée latente de l'homme était la cause de la stérilité des unions. « Peu après le mariage, disait-il, les femmes souffrent de règles douloureuses, de pertes blanches, de mictions fréquentes et pénibles, de pesanteurs lombaires, finalement d'inflammations péri-utérines et d'ovarites. C'est la gonorrhée latente du mari qui s'est transmise à la jeune femme, sous forme soit aiguë soit chronique. » Et il ajoutait, basant

son aphorisme sur 105 observations de sa pratique : « 90 pour 100 des femmes stériles ont pour maris des hommes qui, à une époque de leur vie ont eu la blennorrhagie. »

On a peine à croire aujourd'hui qu'un travail d'une observation nosologique aussi pénétrante et d'une portée sociale aussi incontestable n'ait rencontré qu'indifférence et incrédulité.

Mais Nœggerath parlait trop tôt. Les auteurs les plus graves le tournèrent en ridicule, lui reprochant de tomber dans le sophisme *post hoc, ergo propter hoc*. « Appliquez ce raisonnement à 1000 femmes qui ont joui de la meilleure santé après le mariage et qui ont couvert la terre de leur progéniture, constatez que sur leurs 1000 maris, d'après la statistique de Ricord, 800 ont eu autrefois la chaudepisse, en concluez-vous que la chaudepisse est un gage de fécondité ? » C'est par de tels arguments, auxquels se mêlaient les risées, que les maîtres d'alors exécutaient le tranquille révolutionnaire.

Cependant il y avait un fait indéniable : la fréquence des accidents utérins chez les jeunes mariées. Mais on en trouvait aisément l'explication dans le surmenage des premières semaines de la vie conjugale. On incriminait aussi, et non sans vraisemblance, le classique voyage de noces, au retour duquel tant de jeunes femmes se voient condamnées à la chaise longue, quelques-unes pour ne la plus quitter. On admettait aisément que des excès vénériens joints aux secousses, aux fatigues inséparables d'un déplacement souvent lointain et prolongé, pussent engendrer l'inflammation de la matrice et de ses annexes.

Même, dans ces conditions, constatait-on une purulence caractérisée de l'urètre et du vagin, on se plaisait à douter de son origine contagieuse, on considérait comme tout naturel qu'un catarre de ce genre, volontiers qualifié perte blanche, fût le prix des premières ardeurs, opinion défendable en somme, puisque la sécrétion blennorragique n'avait pas encore trouvé son réactif, et que rien, aux

yeux de nos devanciers, ne la distinguait d'un pus d'inflammation vulgaire.

Que si pourtant quelques cliniciens avisés savaient, en l'absence d'un critérium, dénoncer la contamination pour l'urètre et pour le vagin, leur clairvoyance ne dépassait guère le museau de tanche, et le voyage de noces restait toujours responsable des troubles profonds. Car, malgré l'opinion de Ricord, malgré les autopsies et les statistiques de Bernutz et de de Méric, on n'admettait qu'à titre purement exceptionnel qu'une blennorragie, même suraiguë, pût étendre ses ravages au delà des premières voies, envahir l'utérus, et, à plus forte raison, se propager jusqu'aux trompes et aux ovaires. La connexité entre ces diverses conséquences d'une même cause était méconnue. Le trait de génie de Nœggerath fut d'abord de saisir par une merveilleuse intuition, puis d'établir par des faits très nombreux, la corrélation entre le point de départ oublié, *blennorrhée inaperçue* ou *insoupçonnée*, et l'aboutissant ultime incom-

pris, *pelvi-péritonite*, *pyo-salpinx*, *stérilité*.

Cependant la conviction ne s'imposait pas, les autopsies étant rares en ces sortes de maladies, en tout cas ne se faisant qu'à une époque de désordres trop avancés pour une constatation d'origine ; l'obscurité aurait pu planer longtemps encore sur cette question, quand d'une part les bactériologistes nous donnèrent le signalement précis du pus spécifique, et d'autre part les chirurgiens, s'emparant de la gynécologie, allèrent chercher la preuve gonorrhéique au sein des organes abdominaux. On sait avec quel éclat ils l'y ont trouvée, et quels flots de lumière ils répandirent sur l'énigme séculaire.

II. — Ces préliminaires établis, voyons maintenant ce que nous apprend l'observation journalière. C'est chose fréquente que la blennorragie acquise par la femme pendant les premiers jours du mariage ; il n'est pas de praticien qui n'ait été maintes fois à même d'en faire la constatation.

Dans une première série de faits il s'agit de blennorrhéens conscients, connus, soignés antérieurement, qui se sont crus guéris, ou se sont lassés du traitement, d'autres auxquels le médecin, trompé par une amélioration éphémère, n'a pas craint de donner l'autorisation si désirée ; enfin quelques-uns, il faut bien le dire, que des adeptes de la vieille école, si justement inculpée par Joulin de blennorragiculture, ont poussés au mariage de propos délibéré.

Font partie d'une deuxième catégorie les cas dans lesquels une jeune femme vient vous consulter ou vous est amenée pour une suppuration d'origine mystérieuse. Très souvent le mari se dérobe, et la victime est conduite par une parente, une amie. Il est bien facile de remonter à la source du mal ; pour un œil exercé les maux de la femme dévoilent clairement l'état morbide du conjoint.

Ce qui frappe dans ce triste tableau c'est de voir la suppuration partout. Le gonocoque a tout envahi ; le col utérin baigne dans le

pus, l'urètre et la vulve en sont obstrués. Il n'est pas douteux que l'utérus, « cette cible de l'organe fécondant », ne puisse être infecté d'emblée, pour peu que les rapports soient complets. Inversement j'ai pu voir des jeunes femmes chez lesquelles, le viol légal n'ayant pas été consommé, l'urètre seul recérait la contagion. Je ne fais allusion là, bien entendu, qu'aux seuls cas dans lesquels le mari, connu ou examiné par moi, n'offrait que les restes plus ou moins difficilement perceptibles d'une inflammation chronique de vieille date.

Les désordres peuvent progresser vite, et l'on est parfois surpris d'observer des invasions du côté de l'endomètre et des trompes, qui, moins d'un mois après le mariage, ont été vues transformées en poches purulentes, saillantes dans les culs-de-sac, et forçant à l'intervention sous menace de péritonite.

Mais ce n'est pas le cas ordinaire. Plus souvent les femmes se font languissantes, et prennent ce teint particulier qui révèle les

souffrances utéro-ovariennes. Elles se plaignent de maux de reins, de pesanteurs dans l'abdomen, le bas-ventre est sourdement douloureux, la digestion se fait lentement, la marche est pénible. L'entourage ne s'étonne guère d'un état que l'on a trop de tendance à expliquer par les transformations d'un organisme délicat, par les exigences d'un tempérament facilement qualifié d'excessif, peut-être un début de grossesse. On en plaisante plutôt qu'on ne s'en alarme.

Les médecins qui, par fausse délicatesse, ignorance, négligence coupable en tous cas, omettent l'inspection directe, le toucher, l'introduction du spéculum, la palpation, tombent dans les mêmes erreurs, et se retirent en indiquant les eupeptiques et les ferrugineux. L'examen des parties a-t-il été fait par quelque praticien mal informé, le mot de métrite est vite prononcé, mais dans le sens vague qu'on lui attribuait autrefois, métrite et périmétrite étant généralement considérées comme tenant à la répétition trop fréquente de l'acte phy-

siologique, ce que, entre étudiants, on appelle élégamment métrite balistique. Conclusion : on conseille là modération à des malheureuses qui n'ont qu'un but, se soustraire au coït, non qu'elles le sachent à ce point responsable, mais parce qu'elles le redoutent comme cause d'exaspération pour leurs malaises.

III. — *A priori* on peut être étonné que des organismes restés chez l'homme inoffensifs depuis des mois, souvent même des années, se révèlent aussi terribles dans leur transmission. Rien n'est plus logique cependant, ni mieux prouvé par ce que nous savons sur les fonctions des microbes pathogènes passant d'un milieu épuisé, où il ont fini par subir une atténuation, en un milieu vierge. Telles nos vieilles cultures sur le point de périr se ravivent en un bouillon jeune ou sur une gélose renouvelée. Ne négligeons pas l'influence des innombrables organismes, habitants inoffensifs à l'ordinaire des muqueuses

féminines et susceptibles de préparer le développement de leurs redoutables congénères, même d'y coopérer, par une sorte d'association malfaisante. Quoi qu'il en soit, dans les rapprochements conjugaux les germes inertes rencontrent leur terrain et s'y trouvent déposés dans des conditions de réceptivité merveilleusement propices : congestion due aux actes érectifs, frottements répétés, violences, écoulements de sang, fluxions menstruelles. Il serait inadmissible qu'ils y restassent inféconds. La vitalité est récupérée, la semence lève, et les générations se succédant portent bientôt la virulence à son maximum d'intensité. C'est l'heure des accidents aigus pour la jeune victime; et, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que, à son tour, elle peut transmettre à son mari le principe renforcé dont elle a reçu le dépôt, et que lui-même tombera frappé du mal dont il est l'auteur.

Allons plus loin, et demandons-nous si, indépendamment du virus blennorragique, la goutte militaire, toujours plus ou moins

riche en microbes, ne peut pas, par l'apport des pyogènes vulgaires commençant l'infection de l'appareil utéro-ovarien, ouvrir la porte aux terribles complications de la puerpéralité. Les fièvres puerpérales se font rares, et nous n'en sommes que plus frappés quand nos clients nous tiennent des propos comme celui que j'entendis un jour : « Je me mariaï huit ans après ma première chaudepisse, je me croyais bien guéri, quand deux mois plus tard je me vis atteint d'un écoulement blanc qui tachait ma chemise. — Et Madame n'en a pas souffert? — Nullement, elle ne s'est jamais aperçue de rien Dieu merci. — Aujourd'hui encore? — Hélas! docteur, je l'ai perdue; elle est morte, après un accouchement, de fièvre puerpérale, dans l'année de notre mariage. »

Le plus souvent s'établissent des états morbides persistants, sans aucune tendance à la guérison. L'appareil génital se prend petit à petit en totalité, la santé générale se débilité, toutes les fonctions s'alanguissent, les femmes

se traînent, payant par de longues fatigues une minute d'entrain, un petit écart d'hygiène, une promenade prolongée. Le foyer est sans enfants, toute gaieté a disparu. Et cela peut durer pendant des années! Combien ces femmes-là sont plus à plaindre que celles dont la délivrance a été précipitée par des accidents à marche rapide!

Parfois la *lues gonorrhœa* ne se révèle que par des complications éloignées. A ce point de vue, le rhumatisme, si fréquent chez les jeunes mariés, et sous les formes les plus diverses, aiguë, subaiguë, mono ou polyarticulaire, celui que jadis on appelait génital, nous est plus que suspect. J'en pourrais produire de nombreux exemples, mais je me bornerai à en citer deux; le premier comme particulièrement insidieux : celui d'une jeune femme qui dut s'aliter au retour du voyage de noces, pour une coxalgie restée problématique jusqu'au jour où le professeur Lannelongue en reconnut l'origine urétrale et put la rattacher à une urétrorrhée du mari; le

second, que j'ai observé, il y a quelques années déjà. Une jeune femme m'est envoyée de l'étranger par des chirurgiens amis. Mariée depuis trois mois à peine, et partie pour un voyage de noces assez lointain, elle avait été arrêtée par une arthrite suraiguë du genou gauche. Quand mes amis l'avaient vue, elle avait 41° de température, et l'état local, surexcité par une traversée et les fatigues du chemin de fer, était très menaçant. Le repos et l'immobilité avaient amené un peu de soulagement, et on en avait profité pour appliquer un solide bandage inamovible qui avait permis le transport à Paris. Mon rôle devait se borner à surveiller l'établissement de l'ankylose en bonne position, car déjà les désordres étaient tels qu'il ne fallait plus songer à s'y opposer, mais bien au contraire la souhaiter et la diriger. Ajouterai-je que dès notre première rencontre avec le mari, j'avais fait la preuve du gonocoque persistant dans une petite sécrétion mal liée, et en apparence fort insignifiante.

Que d'erreurs se dissipent à ces clartés modernes ! Ces modifications que la vie microbienne nous fait voir si nettement, pouvait-on même les soupçonner jadis ? A quelles iniquités l'ignorance d'autrefois ne devait-elle pas conduire ? Une blennorragie aiguë survenant peu après le mariage chez un homme qui passait pour n'en être pas atteint antérieurement, qui donc n'en eût pas accusé la femme ? Il est vrai qu'à ces époques on croyait au développement spontané de la chaudepisse dans le lit conjugal ; cette erreur n'est pas à regretter, et la théorie phlogogénique a dû sauver bien des innocentes.

IV. — Résumons-nous.

Peu après le mariage, nombre de femmes souffrent et se plaignent de pertes blanches, de catarres, de douleurs internes ; elles ont des fausses couches ou restent stériles : blennorragie.

Il est commun d'entendre des femmes vouées aux tortures utérines nous tenir ce

langage : « Étant jeune fille, je me portais bien, c'est à *partir du mariage* que je suis devenue souffrante. » C'est tous les jours que cette révélation, ce refrain plaintif vient attrister le gynécologiste ; c'est constant, c'est fatal. Aux faces décolorées et souffreteuses, on devine tout un passé de langueurs. Et *l'origine est toujours le mariage!* Les maris ont la conscience tranquille, ils courent à leurs affaires, à leurs cercles, se créent plaisirs et relations nouvelles, et désertent la morne alcôve. Ils peuvent compter sur toutes les sympathies, car qui ne les plaindrait d'avoir épousé des femmes de si mauvaise santé !

Il faut que cette situation navrante prenne fin. Il faut que nous tous, médecins, nous fassions une croisade contre l'ennemi latent, cent fois plus terrible que la syphilis, ainsi que l'a clamé Nœggerath. Disons-nous bien que nous n'éclairerons jamais assez les jeunes gens, les ouvriers comme les mondains, sur les conséquences ultimes de la blennorrhée, faisons bien voir l'avenir conjugal empoi-

sonné, la postérité compromise; donnons-leur les moyens de reconnaître ce mal, éloignons-les du mariage par honnêteté, par raison, par intérêt ; et surtout apprenons à les guérir. Ce devoir importe à la fois au bonheur des individus et à la préservation sociale.

I. — AVANT TOUT PROJET.

« Docteur, je suis atteint d'une vieille goutte militaire, et je viens vous prier de m'en débarrasser. Je suis déjà d'un certain âge, et sans être engagé dans aucun pourparler, je désire pouvoir me marier. » Cette entrée en matière, que les spécialistes connaissent bien, se termine invariablement par cette question. « Combien de temps demandera la disparition de mon écoulement ? » Sur cette mise en demeure, indique-t-on les durées nécessaires, parle-t-on de plusieurs mois, tel qui feignait n'avoir point de hâte, se récrie, il ne peut comprendre qu'une humidité, insignifiante après tout, impose de tels délais ;